

# 1

## « Cela leur a pris un bon bout de temps »

À quoi pense Kate en ce 29 avril 2011, lorsqu'elle arrive au bras de son père, devant les célèbres tours blanches de l'abbaye de Westminster ?

Au nombre de fois où, depuis leur rencontre en 2001 à l'université de St Andrews, elle a cru que ce jour n'arriverait jamais ? Aux communiqués qu'elle a dû se retenir d'envoyer à la presse depuis dix ans pour démentir une rumeur de rupture ou un ragot concernant ses origines populaires ?

À la suite de William I<sup>er</sup>, Guillaume le Conquérant, couronné voici près de mille ans, pas moins de trente-huit souverains anglais ont franchi le seuil de la célèbre abbaye. Aujourd'hui, sous les yeux du clan Windsor dans son ensemble et de sa propre famille – et devant près de deux milliards de téléspectateurs –, Catherine Elizabeth Middleton, vingt-neuf ans, fille aînée d'une ex-hôtesse de l'air et d'un ancien pilote de la British Airways reconvertis dans

le commerce, va rejoindre devant l'autel un autre William, le prince de Galles, héritier de la couronne d'Angleterre. Il l'attend déjà, en uniforme d'apparat. L'archevêque de Canterbury va célébrer la noce.

Depuis l'annonce du mariage, les journaux ne cessent de gloser sur les origines *middle class* de Kate. «Sa mère lui a donné un nom banal, écrit ainsi le *Times*. Ses parents Michael et Carole Middleton n'ont pas misé sur un héritage quelconque pour acheter leur agréable résidence dans le Berkshire et financer les études de leurs enfants dans des établissements privés. Après des années passées à la British Airways, ils ont créé leur propre entreprise, Party Pieces, une société de vente d'accessoires de fêtes pour enfants, qu'ils gèrent sur Internet depuis leur domicile.»

Pour compléter le tableau, l'arrière-grand-père de la jeune femme, Thomas Harrisson, était fils de mineur de fond dans une bourgade du nord de l'Angleterre, Hetton-le-Hole. Chaque matin à l'aube, une sirène sonnait l'instant où son père John descendait au fond des puits de charbon pour en remonter, le soir venu, le visage couvert de suie. L'ironie veut que les mines de Hetton aient été la propriété de l'une des plus grandes familles d'Écosse, les Bowes-Lyon, dont l'une des filles, Elizabeth, épousa en 1923 le futur roi George VI et devint ainsi la Reine Mère, arrière-grand-mère du prince William. La Reine Mère est morte à l'âge de cent un ans, sans

avoir jamais côtoyé un mineur, et sans avoir imaginé une seule seconde que l'arrière-petite-fille de l'une des gueules noires anonymes employées par sa famille épouserait un jour l'héritier de la couronne. L'année de sa mort, en 2002, Kate et William se fréquentaient déjà depuis un an.

La presse et l'opinion anglaises sont fascinées. Une photo publiée dans la presse anglaise à l'annonce du mariage montre un petit homme d'âge mûr, maigre, au crâne dégarni, le corps un peu perdu dans un costume presque trop grand pour lui. Ses yeux plissés par la lumière fixent l'objectif avec un mélange de fierté et de gêne. Il tient par le bras une jeune femme au visage à demi dissimulé par un voile, engoncée dans une robe de mariée à l'ancienne et apparemment bon marché. On distingue derrière eux un mur de brique, probablement celui de l'église dans laquelle ils s'apprêtent à entrer. Le cliché date de 1953. L'homme est Thomas Harriison. À l'âge de quinze ans, pour échapper à la mine, il a trouvé un emploi d'apprenti charpentier dans le village de Tudhoe. Quelques années plus tard, il y a rencontré sa femme, Elizabeth Temple, et tous deux ont quitté le nord industriel de l'Angleterre pour la banlieue londonienne. La jeune femme à son bras sur la photo n'est autre que leur fille, Dorothy, qui s'apprête à épouser Ron Goldsmith, un camionneur. La fille de Ron et Dorothy, Carole, la mère de Kate, naîtra deux ans plus tard au Perivale Maternity Hospital.

«Il y a beaucoup de choses méprisables dans la classe moyenne, a commenté l'écrivain à succès Tony Parsons, à l'annonce du mariage royal. Mais, au moins, contrairement aux aristocrates et aux millionnaires, ils ne s'accrochent pas à leur place. Ils croient à l'amélioration personnelle. Ils sont la classe la plus cultivée et celle qui travaille le plus.»

La maison de Carole et Michael Middleton n'a rien de méprisable. Elle est estimée à un million de livres sterling – près de 1,2 million d'euros –, et se dresse non loin de Londres, entre celle du multimillionnaire John Madejski – propriétaire entre autres du club de football de Reading, ville du sud de l'Angleterre où Kate est née le 9 janvier 1982 – et celle du mannequin Kate Moss. Comment expliquer la fortune des époux Middleton ? Elle ne doit sans doute rien aux mineurs de fond de Durham. Provient-elle de leur société ? Impossible à déterminer, les comptes de Party Pieces n'étant pas publiés. En vérité, c'est du côté de Michael qu'il faut chercher l'origine de la prospérité familiale.

Il est le descendant d'une illustre famille de marchands de laine basée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle dans le Yorkshire. Son arrière-arrière-grand-mère, Fanny Greenhow, est une descendante directe de sir Thomas Fairfax, l'un des principaux généraux et commandant en chef de la guerre civile anglaise, qui a combattu notamment aux côtés de Cromwell. C'est le mari de Fanny, Frank Lupton, qui assura la richesse de leurs descendants en développant les

affaires de la société William Lupton & Cie, spécialisée dans la confection de vêtements. Sa fortune à sa mort était estimée à trente-trois millions de livres d'aujourd'hui.

Sa petite-fille, Olive Lupton, l'arrière-grand-mère paternelle de Kate, était semble-t-il une personnalité remarquable. Née en 1881, mariée en 1914 au notaire Noel Middleton, elle était belle, élégante, riche, cultivée, et membre éminent de la société edwardienne, faite pour une vie de privilèges. À en croire son fils Peter, grand-père de Kate, elle a élevé ses enfants dans la joie et le luxe. Sous sa houlette, tout le monde avait appris à jouer d'un instrument de musique – le violoncelle pour Peter – et il n'était pas rare qu'après un dîner familial et une marche en montagne, le salon résonne le soir venu de concerts de musique de chambre. Nous sommes loin ici de la vie des mineurs de fond ! Kate Middleton est également liée, de loin, au cinéaste Guy Ritchie, l'ex-mari de Madonna, dont la grand-mère Doris McLaughlin était une cousine d'Olive.

Rien de tout cela, cependant, n'a suffi à étouffer complètement les rumeurs autour de la jeune femme et de sa famille. Avec l'apparition de Catherine Middleton au bras du prince William, un certain snobisme s'est fait discrètement sentir dans une frange de la « bonne société ». La jolie brune, en dépit de ses études, ne serait pas seulement roturière mais franchement commune. Et lorsque la presse a rapporté, en 2008, que la jeune femme faisait

sur son site Internet personnel la promotion de la société de ses parents, le mot « vulgaire » aurait été employé par certains.

Diana Spencer. Le nom qui fâche est lâché. Comment éviter la comparaison entre Kate et la mère du prince William ? Dans les années 1980 et 1990, celle qui fut la personne la plus photographiée au monde depuis Jackie Kennedy a appris à ses dépens la complexité des règles d'appartenance à la famille royale. Sa détresse émotionnelle, puis sa révolte face aux usages de la cour, ses dépressions successives, ses déboires conjugaux avec le prince Charles étalés dans la presse, leur divorce finalement exigé par Elizabeth II, et jusqu'à sa mort tragique sous le pont de l'Alma : toute l'Angleterre s'est alors scandalisée de la froideur apparente du clan Windsor. Avec pour conséquence de faire vaciller sur ses bases rien moins que l'institution même de la monarchie. Diana est enterrée loin de Londres dans le parc du château familial d'Althorp, difficilement accessible, entouré par un lac. On dit que, dans les semaines suivant sa mort, en 1997, le taux de suicide dans le pays a augmenté de 17 %.

Comment ne pas songer à elle alors que ses funérailles se sont tenues dans cette même abbaye de Westminster ?

Kate craint plus que tout les parallèles avec la mère de son futur époux. Mais, à l'instant de remonter la nef vers l'autel, c'est peut-être une autre peur qui l'étreint : que se passera-t-il si elle n'est pas

à la hauteur ? Si sa personnalité plus discrète rend la presse et l'opinion nostalgiques de Lady Di ? Entre l'angoisse de trop ressembler à Diana et la crainte de décevoir, Kate doit inventer sa propre image.

Et puis, il y a le prince lui-même.

En 1982, alors enceinte de trois mois, Diana Spencer s'est jetée du haut du grand escalier menant aux appartements de la Reine Mère, dans le château de Sandringham, où la famille royale passe traditionnellement les fêtes de fin d'année.

Le compte-rendu de l'incident par la princesse de Galles elle-même ayant considérablement varié par la suite, on ne sait toujours pas aujourd'hui encore ce qui s'est exactement passé ce jour-là. Ce qui est certain, c'est que l'intimité entre l'enfant et sa mère s'est nouée dans la douleur. Il l'a souvent vue pleurer. À dix ans, le petit prince s'était donné pour mission de la protéger de ses ennemis. Il voulait devenir chevalier ou policier afin de veiller sur elle. À treize ans, il a exigé et obtenu d'elle qu'elle publie un démenti après que la presse se fut fait l'écho – mensonger – de l'amour fou qu'elle aurait éprouvé pour l'acteur Tom Hanks. Adolescent, William était devenu la raison de vivre de Diana, son allié indéfectible et son confident. « On dit que le petit prince étouffe », commentait, en avril 1996, un chroniqueur royal britannique. « On dit que cette façon qu'a sa mère de l'impliquer systématiquement dans chacun des événements qui affectent son existence pèse lourdement sur ses jeunes épaules. Dès qu'il lui faut

prendre une décision importante, ou lorsqu'elle sait que la dernière en date de ses affaires de cœur peut, d'un jour à l'autre, se retrouver en une des tabloïds, Diana prend sa voiture et se rend à Eton, le collège de William. D'une rue voisine, elle téléphone au principal afin que l'on aille prévenir son fils, fût-ce pendant les heures de cours, et qu'il vienne la rejoindre. La veille du jour où la presse devait révéler la nature exacte des relations qu'elle entretenait avec Will Carling, alors capitaine de l'équipe d'Angleterre de rugby, la princesse avait confié à la police la mission de ramener son fils à Kensington. On m'a rapporté par la suite que le prince William avait regardé sa mère pleurer pendant deux heures avant de repartir pour le collège. Carling était l'une des idoles du jeune garçon.»

Une telle enfance n'a-t-elle pas laissé de traces ? Quelles souffrances intérieures a pu provoquer un tel apprentissage de la dépendance affective chez celui que l'on appelait dans l'enfance Will le Terrible, en raison de son agitation chronique ? Combien de fois a-t-il hésité alors que son amour pour Kate était pourtant bien réel ? Lors de leur séparation la plus sérieuse, en 2007, son premier geste n'a-t-il pas été de se ruer au Mahiki, l'un des night-clubs les plus branchés de Londres, pour monter sur une table et chanter à tue-tête « *I'm free* » (« Je suis libre ») ?

C'est à cette époque que les tabloïds la surnommèrent *Waity Katie* («Katie qui attend»). Mais elle n'était aucunement décidée à donner d'elle l'image

d'une jeune femme passive. Avec ce qui, aujourd'hui, apparaît comme un sens du risque calculé et une grande force de caractère, elle a au contraire choisi, lors de leur séparation, de rendre coup pour coup, quitte à faire l'inverse de ce que les esprits les plus avisés lui conseillaient. Loin d'attendre passivement, elle a mis en scène son indépendance, surgissant dans les soirées londoniennes en tenue provocante, minijupe et bottes montantes, laissant la presse publier d'elle des clichés la montrant en rollers, ou plutôt *tombant* de ses rollers, de la manière la moins aristocratique qui soit. Durant le printemps 2007, elle et sa sœur Pippa sont devenues les *Sizzler Sisters* (les «sœurs pétillantes») des nuits londoniennes les plus branchées. Une telle attitude ne justifiait-elle pas les inquiétudes de la cour sur les origines de Kate ? Qui donc était cette prétendante au titre de princesse de Galles ? Fallait-il accorder du crédit à la rumeur selon laquelle sa mère ne l'avait inscrite à St Andrews, sept ans plus tôt, que dans l'unique but de mettre le grappin sur l'héritier du trône ?

Mais ce sont justement ces railleries, ces médisances, cette mise en scène qui lui ont ramené William. Au-delà des conflits intérieurs, le jeune prince semble bien faire preuve d'une maturité et d'une grande capacité à juger les êtres sur ce qu'ils sont plutôt que sur leurs apparences. Un matin, Kate a reçu, comme premier message personnel de William depuis leur séparation, une invitation à une soirée costumée dans les baraquements de la

caserne de Bovington, dans le Dorset, où il achevait sa formation militaire. C'était en juin 2007, et ils ne se sont plus quittés depuis.

En novembre 2010, un prince apaisé confirme publiquement l'annonce, faite depuis Clarence House par le bureau de son père, le prince Charles : son mariage avec Kate Middleton est fixé au 29 avril 2011. « C'est une très grande nouvelle, commente la reine depuis le château de Windsor, avant d'ajouter : Cela leur a pris un bon bout de temps. »

\*\*\*

C'est sur les pentes du mont Kenya, un volcan rouge de trois milliards d'années, et deuxième plus haut sommet d'Afrique après le Kilimandjaro, que le prince William a choisi de demander officiellement la main de Kate. « J'hésitais à consulter d'abord son père, expliqua-t-il plus tard. Mais j'avais peur qu'il refuse. Je me suis dit qu'il y aurait moins de risque si je commençais par obtenir l'accord de Kate. »

Bien sûr, il était peu probable qu'elle dise non. « Elle et moi en parlions déjà depuis un moment, donc ça n'a pas été une grande surprise. Je l'ai emmenée dans un endroit sympa au Kenya et je lui ai fait ma demande. »

L'endroit sympa en question, l'hôtel Lewa Downs, montre en réalité, de la part du jeune prince, un sens impressionnant du symbole royal. C'est non loin de là en effet, dans le parc national d'Aberdare,

qu'en février 1952 sa grand-mère a appris, tout à la fois, la mort de son père George VI et son accession au trône sous le nom d'Elizabeth II. Le Kenya était alors encore une colonie britannique et, d'après le *Times* de l'époque, à l'annonce de la nouvelle, « une foule silencieuse s'est ruée à travers les rues » pour voir passer la nouvelle reine en route pour l'aéroport de Nanyuki.

Quant au complexe de Lewa Downs, c'est l'un des hôtels pour amateurs de safaris les plus chic du continent, où d'anciens chefs d'État tel Bill Clinton ont séjourné. Son propriétaire, un député conservateur du nom de Ian Craig, est un ancien ami de Lady Diana. En 1998, quelques mois après sa mort, le prince Charles a envoyé là-bas ses deux fils encore choqués afin qu'ils se remettent, et c'est ainsi que William a découvert les lieux. En 2000, durant son année sabbatique entre le lycée et l'université, il y est retourné seul, et il semble que des liens particuliers se soient noués à cette occasion entre lui et la fille de Ian Craig, une très jolie blonde aux yeux bleus prénommée Jessica – Jecca pour les intimes. Quoique démenties par l'un et l'autre, des rumeurs insistantes de liaison entre les deux jeunes gens ont couru au cours des années suivantes.

Quoi qu'il en soit, c'est Jecca qui accueille Kate et William à l'automne 2010, et facilite leur séjour sur place. Par hélicoptère, le jeune couple se rend de Lewa Downs jusqu'au mont Kenya, et c'est là, sur les rives magnifiques, bordées de neige et de

bruyère, du lac Alice – ainsi nommé en hommage à la duchesse de Gloucester –, que le prince fait sa proposition, sortant du fond de son sac la bague de fiançailles tant espérée.

Pas n'importe quelle bague. Le jour de l'annonce du mariage, lors de la première interview officielle du couple à la télévision, sur ITV News, le journaliste et romancier Tom Bradby demande à William: «De quelle sorte de bijou s'agit-il exactement?» Sans doute faut-il voir dans la réponse décontractée du prince un art conscient et méticuleux de manier le symbole dynastique: «On m'a expliqué de façon fiable qu'il s'agit d'un saphir et de quelques diamants. Mais je suis sûr que tout le monde le reconnaît. C'est la bague de fiançailles de ma mère. J'ai pensé que ce serait un beau geste puisque, à l'évidence, elle ne sera pas là pour partager l'émotion et la joie de tout ceci. C'est ma manière de l'y associer.»

Symbole de l'entrée de Diana Spencer au sein des Windsor, la bague fabuleuse est bien un saphir de dix-huit carats entouré de quatorze diamants dont la valeur est estimée aujourd'hui à plus de deux cent mille euros. Elle a été depuis 1981 copiée par les bijoutiers du monde entier. William raconte l'avoir gardée trois semaines au fond de son sac à dos avant de se décider. «Je faisais très attention parce que, si elle disparaissait, je savais que ça me causerait pas mal de problèmes...»

Sitôt la nouvelle connue, la presse se répand bien sûr en commentaires et supputations: n'est-ce pas

prendre le risque de réveiller les vieux démons que d'accrocher au doigt de Kate le souvenir d'un mariage aussi désastreux que fut celui de Charles et Diana? Ou bien faut-il voir là, au contraire, une sorte d'exorcisme de la part non seulement de William mais de tout le clan royal? William et son frère le prince Harry, tous deux aussi attachés l'un que l'autre au bijou, ont passé un accord stipulant que le premier à convoler offrirait la bague à sa fiancée. Un tel geste, quoi qu'il en soit, a certainement été longuement réfléchi par William, mieux que quiconque au courant de la situation de l'institution monarchique, mise à mal après les tumultueuses années de la guerre des Galles et la désastreuse communication qui l'a accompagnée.